

FESTIVALS

MONTREUX

L'internationale des musiques

J'aimerais revenir l'an prochain», a murmuré Miles Davis de sa place de rocaïlle dans la voiture qui le conduisait à l'aéroport. Claude Nobs, qui n'en est pas encore revenu. Mais tout au fond une assez bonne nouvelle pour le public de Miles et celui de Montreux.

Pour la dix-huitième fois et pendant dix-huit jours, le fils du boulanger Nobs se change en maître de cérémonies. Son secret est d'une simplicité angélique : réaliser des fêtes d'enfant, se dépenser sans compter, laisser dire les conseillers, écouter que le conseil de sessions, monter un festival comme on organise un festin, et surtout ajouter à la un solide sens des affaires et une organisation.

À la saison des neiges celle-ci se présente d'un seul permanent. Quarante-cinq mois avant l'ouverture, l'œuvre se forme. Si l'on compte tous ceux qui, de près ou de loin, assurent au casino la bonne tenue du Festival, on arrive à deux cent cinquante en juillet : « C'est exactement la proportion de personnes dit malicieusement Nobs, que l'on trouve dans les palais. » Étudiants, apprentis, collégiens, tout Montreux en vingt ans aura, à un moment ou à un autre, travaillé pour le festival.

L'hôtellerie traditionnelle, de la plus luxueuse à la plus modeste, ne se plaint pas trop. C'est qu'on ne se pas n'importe où quatre cent cinquante musiciens, presque autant de journalistes et un public qui ne se refuse de se renouveler au gré des semaines et du franc suisse.

Les soirs d'intenses trémoussements collectifs (Brésil, Afrique) on va aller jusqu'à quatre mille personnes dans la confortable salle bis-bis du casino. Les soirs de plus simplement, les chaises ramènent

sa capacité à deux mille cinq cents places. Comble du luxe, pour les grandes occasions, il y a autant de monde dehors que dedans, sur les terrasses, dans les coursives, les couloirs ou les escaliers de ce gigantesque bateau ivre. Personne ne cherche d'ailleurs à forcer l'entrée. Le tout est d'être là, pas trop loin, pour prendre un air de Festival que multiplie la vidéo.

Autre signe de démesure, Claude Nobs ajoute cette année, presque au dernier moment, une soirée d'ouverture : « Pure rock et hot reggae », avec Johnny Winter. Mille cinq cents entrées. Petite soirée ? « Non, ça nous a permis de démarrer en douceur. L'équipe a pu se roder sans nervosité et tout s'enchaîne harmonieusement. » Sous le dessin allègre de Niki de Saint-Phalle qui sert cette année d'illustration, la fête commence. Detroit, grande ville noire qui prolongera Montreux comme tous les ans, a simplement demandé que la chanteuse noire de l'affiche soit recolorée en rose.

Sur dix-huit jours le programme est ici composé comme une partition de Big Band. Avec une succession de tensions, détentes, riffs, standards, surprises et vastes mouvements orchestraux. Du service de presse à la technique, l'équipe tourne avec la précision et la souplesse de l'orchestre de Count Basie. On a pu reprocher au répertoire son éclectisme, Nobs en rajoute. Il met à tout va, s'amuse et provoque : salsa, rock, new wave, bossa-nova, funky, blues et, pour commencer, continuer ou finir en beauté, jazz. C'est en gestionnaire et en homme de relations publiques qu'il dirige, c'est en artiste qu'il compose.

A Miles Davis, B.B. King, Albert Mangelsdorff, Mike Brecker, Carla

Bley ou Martial Solal il ajoute des nuits espagnoles et irlandaises. Il faut dire qu'avec Van Morrison et Moving Hearts, la bière noire de Dublin a un robuste goût de Coca-Cola. Mais peu importe, chaque soir à Montreux semble réunir pour chaque artiste le public le mieux désigné.

Quatre cents Brésiliens accourent de toute l'Europe perpétuent le pacte d'amour qui lie traditionnellement les bords enchantés du lac Léman à la fièvre tropicale. Et ici Tania Maria peut, avec allégresse, transporter une foule qu'elle n'a aucune peine à faire chanter, ou improviser. Difficile de succéder à pareil moment de grâce et de folie. Tendre, aérien, délicatement fondu à la tradition brésilienne et au goût du temps, Djavan ne se sort pas trop mal de cette épreuve initiatique.

Pour l'Afrique et la salsa, même mouvement. A Paris tout concert convoque naturellement les communautés antillaises et africaines, jamaïcaines à Londres. Ici, plus de trois mille personnes, roses, oranges ou rougies par le soleil des piscines prennent en marche le rythme de Jazira, la Juju Music du Chief Ebenezer Obey (Nigeria) ou les percussions afro-cubaines de Mongo Santamaria. C'est la mode soulevée par le charme de la danse et dans tous les cas un robuste professionnalisme qui vient torréfier l'improvisation. Dans cette épreuve de la scène ces musiques inventent très librement leur part exubérante de cérémonie et de communication.

Miles Davis, l'autorité

Pourtant Miles Davis, jouant et diffusant d'immenses plages à la lisière du silence - souffle et pulsation à peine colorés de musique - impose avec aisance le respect. Entre

AVIGNON

La corrida du désir vue par Maguy Marin

Un triomphe a accueilli le final d'*Hymen* au cloître des Carmes. Des cris, des applaudissements répétés, des appels - « Maguy ! Maguy ! » - ont accompagné l'étonnant défilé de la Sainte-Société de consommation entourée des Saintes-Pub cliquotant et se frôlant comme des billes de flipper.

Comme précédemment dans *Babel*, *Babel*, Maguy Marin n'a pas joué dans la demi-teinte. Aggression de couleurs, de bruits, de pauses lascives, de nudités rehaussées de strass et de plumes, son spectacle ressemble à une parade des Folies-Bergère à la différence près qu'on n'y utilise pas la litote et que les accouplements en tout genre s'y pratiquent dans un style vigoureux.

Tout commence plutôt mal avec une partie de jambes en l'air sur fond de décor miroitant - référence à Narcisse - où six couples aux membres inférieurs dénudés, brillants comme de la soie, répètent inexorablement la même figure sexuelle pendant vingt minutes sur une percussion obstinée. Changement de partenaire ; le corps à corps

recommence, aussi peu varié. Puis, soudain, danseurs et danseuses déguisés en Ménines, outrageusement maquillés, se déchaînent dans une danse de cour. Pavane et vertugadins par-devant, samba et fesses à l'air par derrière.

Dans un coin de scène, deux coqs et une poule font la bête à trois dos. Ramage et plumage ; un des volatiles monté sur pointe mime une grotesque *Mort du cygne*. Passes de corrida, fornication collective sur des rythmes brésiliens, l'orgie s'embrase dans les lumières de John Davis. Une parodie de danse buto menée de main de maître s'apaise avec l'apparition d'un immense cocon de voile blanc. Il se déroule, entourant les corps enlacés dans un style à la Béjart.

Baisse de tension, respiration, puis tout repart. Des miroirs surgissent des personnages gris et ternes, vieux couples confits dans l'habitude qui se lancent dans un branle avec des ahanelements de bûcheron. Une femme enceinte traverse interminablement la scène, le ventre entouré

de grappes d'œufs comme une grenouille. Et puis arrive ce grand final électrique, superbe, imparable.

Dans *Hymen*, Maguy Marin nous parle de la perversion du désir par la société. Elle dit que la chair est triste, que l'amour s'est perdu dans des simulacres, mais que la naissance de l'enfant - justement, elle vient d'être mère - ramène à l'amour pur, animal. Le discours rousséiste est mené rondement, développé au premier degré, enfoncé au marteau piqueur, et chacun le reçoit selon sa sensibilité et son goût.

Maguy Marin ne manque pas de souffle, mais son spectacle est un peu décousu, avec des longueurs, un final peu en rapport avec le sujet. Le langage gestuel pauvre est sacrifié à l'aspect théâtral et aux gadgets. Mais c'est parti voulu et assumé, et l'on peut prédire une belle carrière à cette super-revue chorégraphique habillée et décorée par Montserrat Casanova.

MARCELLE MICHEL

★ Cloître des Carmes, 13, 15, 16, 17 juillet, à 22 heures.

Dernier cri : des kangourous et des tomates

L'exposition « Le vivant et l'artificiel », attraction de choix d'Avignon 84, a lieu dans l'hospice Saint-Louis, grand bâtiment carré de pierres grises avec une cour au milieu, commandé dans les premières années du dix-septième siècle par les Jésuites pour y instruire leurs candidats. On dirait une caserne, l'architecture est froide, neutre, mais çà et là quelques plaques d'émail indiquent qu'encore récemment des personnes âgées, des malades,

liers et des fourchettes. Une suite de chiens et de chats écrasés, affreux, bouillie séchée de poils, sang, os, comme ce que l'on voit sur les routes nationales, le matin, et cela comme vernissé, a été coulée sur du bois, puis encadrée avec des titres : *Nathalie*, *Alain*, *Béatrice*, etc. Une collection de bustes de plâtre, prévus pour l'enseignement de la phrénologie : l'abbé Grégoire, membre de la Convention, Léger et Pappas, Tallemand

d'ennui des animaux de cirque, de zoo, de ferme, qui paraissent souffrir du manque d'air. Au secrétariat de l'exposition, une pancarte rappelle leur alimentation quotidienne. Vautour : 300 grammes de viande rouge, eau. Kangourou : cinq carottes, une laitue rincée, une poignée par jour de tout aliment, eau deux fois. Dromadaire : foin deux fois par jour, paille une fois, eau deux fois. Le programme des réjouissances annonce, entre mille spéc-